

Le repas de famille dans *Les Années* d'Annie Ernaux¹

Stéphane Bailly²

This article analyses how A. Ernaux's novel *Les Années* mixes the intimate and the impersonal in light of some social *topoi* of the 20th century, particularly family meals. It examines how in this novel/autobiography, the family meal and the evolution of this ritual are pointers of historicity and biographism. Finally, it highlights how the family meal comes to reveal the interweaving of the intimate with the impersonal. The invasion of 'period markers' into the text is doubled by that of discourses that, in a game of presence and absence, seem to realise an 'infinite present'. Like writing, family meals offer Ernaux as author, narrator and character occasion for detachment from herself, for awareness of the extent to which the others occupy a space in the creation of personal and narrative identity.

L'article analyse la manière dont le roman *Les Années* d'A. Ernaux mélange l'intime et l'impersonnel, à propos d'un certain nombre de *topoi* sociaux du XX^{ème} siècle, et tout particulièrement les repas familiaux. Il examine comment dans ce roman / dans cette autobiographie, le repas de famille et l'évolution de ce rituel sont indices d'historicité et indices de biographisme et enfin comment le repas de famille devient révélateur du mélange intime/impersonnel, que la rhétorique de l'exemple constitue en représentations typiques du rapport au social. L'envahissement du texte par des « marqueurs d'époque » est redoublé par celui des discours qui dans un jeu entre absence et présence semblent mettre en place un « présent infini ». Les repas de famille, comme l'écriture, sont alors l'occasion de se distancier de soi-même, de prendre conscience de la part que les autres occupent dans la constitution de l'identité, personnelle et narrative.

Key words : Autobiography, A. Ernaux, Meals, Memory, History

Mots-clé : Autobiographie, A. Ernaux, Repas, Mémoire, Histoire

¹ Pour mentionner cet article : Stéphane Bailly, « Le repas de famille dans *Les Années* d'Annie Ernaux », in Beatrice Barbalato (dir.), *Autobiographie, convivium, nourriture-Frankenstein, vampirisme*, in *Mnemosyne o la costruzione del senso*, n. 13, PUL-Presses universitaires de Louvain, 2020.

² Lycée F. Villon (Les Mureaux) et Université de Paris-Créteil, France.

1. Désécrire la vie

Annie Ernaux publie en 2008 *Les Années*, (Ernaux A. 2008) ouvrage pour lequel elle a reçu le prix Marguerite Duras et le prix François Mauriac. Antoine Compagnon écrivait alors dans son article « Désécrire la vie » (Compagnon A. 2009) : « Ce que j’aime dans le dernier livre d’A. Ernaux, est la distance qu’elle s’impose pour raconter sa vie, c’est le mouvement vers l’anonymat qu’elle imprime à son commentaire d’un lot de photos de familles » ; jugement qui peut être mis en rapport, outre avec le titre *Écrire la vie* de son anthologie (Ernaux A. 2011 : 7-8), avec une déclaration de l’auteure de juillet 2011 :

Écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l’on éprouve de façon individuelle : le corps, l’éducation, l’appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l’existence des autres, la maladie, le deuil. Je n’ai pas cherché à m’écrire, à faire œuvre de ma vie : je me suis servie d’elle, des événements, généralement ordinaires, qui l’ont traversée, des situations et des sentiments qu’il m’a été donné de connaître, comme d’une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l’ordre d’une vérité sensible.

Dans cette œuvre, la narratrice présente différents souvenirs, déclenchés à l’examen d’une série de photographies (noir et blanc, puis couleurs, progrès technologique oblige) et de films sur lesquelles figure celle qui ne sera jamais nommée autrement que par le pronom du récit, ‘elle’, premier indice d’une relecture de soi marquée par la distanciation, le ‘souci d’objectivation’, à différents âges de sa vie, à un rythme qui est grosso modo décennal sur une période courant de l’après-guerre à aujourd’hui. Pour chacune des périodes remémorées, la narratrice parcourt un certain nombre de thématiques qui réapparaissent d’une période à l’autre, ainsi, tout particulièrement des repas familiaux (dominicaux ou festifs), réapparition que certains ont assimilée à un « mouvement de ritournellisation » (Thumerel F. 2004). Si la lecture de ces différents repas permet de lire le passage du temps à l’occasion d’un des moments emblématiques de la vie familiale et sociale et assure ici l’inscription historique de cette œuvre, le choix original d’écriture mis en place, inscrit effectivement cette œuvre dans une démarche de nature autobiographique par – outre le jeu des pronoms personnels, déjà suffisamment relevé pour qu’il ne soit pas nécessaire ici de s’y arrêter à nouveau – l’emploi de marqueurs d’époque, mais également dans le passage du récit du passé à celui du présent infini ou dans le positionnement ‘hors de la fête’ de la narratrice.

2. Marqueurs d'époque

Sur la période, la nature des mets et des boissons évolue ; au lendemain de la guerre, « ils [les convives] n'en avaient jamais assez de raconter l'hiver 42, glacial, la faim et le rutabaga, le ravitaillement et les bons de tabac (...) sur fonds commun de faim et de peur » (Ernaux A. 2008 : 23), voire ils « remontaient » à la guerre de 1870 pendant laquelle « les Parisiens avaient mangé des rats » (*ibid.* : 25) ; c'était une période où on « mange[ait] en faisant du bruit et en laissant voir la métamorphose progressive des aliments dans la bouche ouverte, s'essuy[ait] les lèvres avec un morceau de pain, sau[çait] l'assiette si soigneusement qu'elle pourrait être rangée sans lavage, tap[ait] la cuiller dans le fond du bol, s'étir[ait] à la fin du dîner » (*ibid.* : 31).

Puis au rythme du passage des décennies, une nouvelle commensalité se met en place, tant au niveau des mets et boissons qu'au niveau des ustensiles ou des préoccupations gastronomiques. Le récit permet de suivre cette ethno-histoire dans ses moindres détails : ainsi, si lors des premiers repas, « les casseroles étaient noircies, démanchées, les cuvettes démaillées, les brocs percés, colmatées par des pastilles vissées dans le trou » (*ibid.* : 39), la Cocotte-Minute ne tarde pas apparaître, en même temps que les « potages express en sachet », « la mayonnaise en tube » ; à cette époque « on préférerait les conserves aux produits frais, trouvant plus chic de servir des poires au sirop que des fraîches et des petits pois en boîte que ceux du jardin. La 'digestibilité' des aliments, les vitamines et la 'ligne' commençaient à importer [...]. La possession de ces signes de progrès, marquant une supériorité sociale » (*ibid.* : 43-44). Au milieu des années soixante, les jeunes convives « remarquai[en]t les façons de saucer l'assiette, secouer la tasse pour faire fondre le sucre, de dire avec respect 'quelqu'un de haut placé' et l'on percevait d'un seul coup le milieu familial de l'extérieur » (*ibid.* : 88), alors qu'apparaît sur la table, la fondue bourguignonne. Au début des années soixante-dix « se retrouvant ce soir d'été entre individus sans liens, loin des repas familiaux et des rites dont nous avons la détestation, donnait le sentiment exaltant de s'ouvrir à la diversité du monde », « autour de la grande table de ferme achetée mille francs à peine chez un brocanteur, de brochettes et d'une ratatouille niçoise – il fallait penser aux végétariens » (*ibid.* : 119-120). À la fin des années soixante-dix les repas de famille s'embourgeoisent « autour des coquilles Saint-Jacques, du rôti de bœuf provenant de chez le boucher – non d'une grande surface – assorti de pommes dauphine -surgelées mais aussi bonnes que les vraies, assurait-on » (*ibid.* : 140) avant de sortir au dessert le champagne. Au milieu des années quatre-vingt, la narratrice a le sentiment d'être mère nourricière en réunissant ses enfants « autour d'un gigot d'agneau – ou de tout autre plat dont, faute de temps, d'argent ou de savoir-faire, on savait qu'ils ne mangeaient pas hors de chez nous – et d'un saint-julien ou d'un chas-

sagne-montrachet – pour éduquer le goût de ces buveurs de Coca-Cola et de bière » (*ibid.* : 198). Lors d'un dimanche du printemps 95, le repas se déroule « avec une nappe blanche, l'argenterie et une pièce de viande » (*ibid.* : 200). Au milieu de la première décennie du XXI^{ème} siècle, après avoir chargé le lave-vaisselle « on retournait à table se rafraîchir d'un Perrier ou d'un Coca » pour digérer après le « passage des toasts et du foie gras [...] la dinde » (*ibid.* : 242).

Le récit des repas permet de suivre l'évolution sociologique de la période de l'après-guerre à aujourd'hui grâce à des marqueurs relatifs au repas ; marqueur qu'A. Ernaux définit : « ce qui faisait dire à la suite de Georges Perec 'je me souviens' [...]. Mais ce n'était pas de vrais souvenirs, on continuait d'appeler ainsi quelque chose d'autre : des marqueurs d'époque » (*ibid.* : 235). Il n'est pas nécessaire de rappeler toute l'attention que l'écrivaine porte aux sciences humaines, au premier rang desquelles la sociologie. A. Ernaux pratique selon la formule d'I. Charpentier, pour le moins une « écriture littéraire sociologiquement instruite », conforme à ce que l'auteure écrivait dans l'avant-dernier paragraphe d'*Une femme* : « Ceci n'est pas une biographie ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire » ; toutefois avant que d'être pensée, cette pensée sociologique est éprouvée. Dans sa contribution à *Bourdieu et la littérature* (Martin J.-P. 2010), A. Ernaux précise ainsi que « la sociologie de Pierre Bourdieu, c'est bien dans et par son corps [qu'elle a] éprouvé, vérifié plutôt, la vérité des concepts qu'il a forgés » ; cette mutation du concept en percept, elle la concrétise en transformant le concept bourdieusien de « contrainte par corps » en « preuve par le corps » ; et en recherchant pour elle et ses lecteurs, cette « émotion rationnelle » faite « de reconnaissance et de connaissance » qui s'impose à un moment donné comme une évidence : « La preuve par corps, c'est cela, la ratification de la théorie par la mémoire la plus enfouie et la plus douloureuse » ; contre les limites de la connaissance théorique, elle recourt au mode de connaissance praxéologique que Bourdieu définit comme le dépassement de l'alternative entre approche phénoménologique et approche objectiviste, donc une compréhension des pratiques effectives, une rationalisation des expériences vécues. Ainsi écrit-elle : « Hors des récits, les façons de marcher, de s'asseoir, de parler et de rire, héler dans la rue, les gestes pour manger, se saisir des objets, transmettaient la mémoire passée de corps en corps du fond des campagnes françaises et européennes. Un héritage invisible sur les photos » (Ernaux A. 2008 : 31). En conséquence, le sujet ne peut se retrouver qu'en reconstituant les habitus et l'ethos d'un milieu qui était le sien (i.e. à l'aide des instruments de la sociologie bourdieusienne). Toutefois dans *Les Années*, le récit d'A. Ernaux est très attentif aux objets en usage aux diverses périodes rapportées, depuis la pénurie des années d'après-guerre jusqu'à l'actuelle profusion de la société de consommation ; il s'agit

ici de faire « la preuve par le corps » des réflexions socio- et ethnologiques conduites sur les usages du quotidien : si une première approche de la dimension sociologique des objets semble fortement discriminante (leur acquisition relève d'un clivage social), elle est en fait principalement « agrégative » (Viart D., in Best, F. ; Blanckeman, B. ; Dugast-Porte F. 2014) : les objets sont des marqueurs d'époque plus que de classes : le récit montre l'invasion des objets tant dans les intérieurs que dans les conversations, comme en attestent les repas de famille qui scandent le texte. La fascination partagée pour les objets, superposée au constat de l'effacement du politique, fait apparaître la communauté sociale comme une communauté par défaut, une « communauté désœuvrée » (Nancy J.-L. 2004) ou une « communauté de l'homme quelconque » (Agamben G. 1990). La fin du premier récit de repas : « tout se racontait sur le mode du nous et du on » (Ernaux A. 2008 : 23) fait entendre la solution pronominal de « l'autobiographie impersonnelle » et est conforme à cette ambition d'une méthode « ethnosociobiographique », à propos de laquelle on peut penser à Adorno, dans ses *Minima Moralia* : « La connaissance ne peut apporter un élargissement des perspectives que là où elle s'attache à l'individuel avec une telle insistance qu'elle finit par le dégager de son isolement » (Adorno T. 1980 : 81).

3. Du passé au présent infini

Si *Les Années* relève du genre autobiographique c'est bien grâce à ces marqueurs d'époque ; mais les repas sont également l'occasion d'échanges de discours, qui sont autant marqueurs d'époque que les mets, à ceci près qu'ils actent également et principalement les rapports entre histoire personnelle (idiographie) et Histoire collective (sociographie) par le lien qu'ils entretiennent avec la mémoire. Le récit des repas est ainsi l'occasion de dire comment les façons de se souvenir changent, comment le souvenir, notamment de l'Occupation, s'efface progressivement et d'émettre l'hypothèse d'un raccourcissement de la mémoire collective, en conformité avec la déclaration d'A. Ernaux : « l'enjeu du livre était, non de présenter un moi dans l'Histoire, mais l'Histoire dans le moi ». Les discours dans l'immédiat après-guerre sont envahis par le récit des événements récents :

Les voix mêlées des convives composaient le grand récit des événements collectifs, auxquels, à force, on croirait avoir assisté.

Ils n'en avaient jamais assez de raconter l'hiver 42, glacial, la faim et le rutabaga, le ravitaillement et les bons de tabac, les bombardements

l'aurore boréale qui avait annoncé la guerre

les bicyclettes et les carrioles sur les routes à la débâcle, les boutiques pillées

les sinistrés fouillant les décombres à la recherche de leurs photos et de leur argent
l'arrivée des Allemands – chacun situait précisément *où*, dans quelle ville, les Anglais toujours corrects, les Américains sans-gêne, les collabos, le voisin dans la Résistance, la fille X tondue à la Libération
Le Havre rasé, où il ne restait plus rien, le marché noir
la Propagande
les Boches en fuite traversant la Seine à Caudebec, sur des chevaux crevés
la paysanne qui lâche un gros pet dans un compartiment de train où se trouvent des Allemands et proclame à la cantonade 'si on peut pas leur dire on va leur faire sentir'
sur fonds commun de faim et de peur, tout se racontait sur le mode du 'nous' et du 'on' »
(Ernaux A. 2009 : 22).

Toutefois, dès les années 50, ces discours s'ils sont toujours présents lors des repas, connaissent plusieurs évolutions formelles.

La guerre finissait par revenir sur le tapis. Ils rappelaient l'Exode, les bombardements, les restrictions de l'après-guerre, les zazous, les pantalons de golf. C'était le roman de notre naissance et de notre petite enfance, qu'on écoutait dans une nostalgie indéfinissable, la même qu'on récitait avec ferveur *Rappelle-toi, Barbara*, recopié dans un cahier personnel de poèmes. Mais dans le ton des voix il y avait de l'éloignement. Quelque chose s'en était allé avec des grands-parents décédés qui avaient connu les deux guerres, les enfants qui poussent, la reconstruction achevée des villes, le progrès et les meubles à tempérament. Les souvenirs des privations de l'Occupation et des enfances paysannes se rejoignaient dans un passé révolu. Les gens avaient tellement la conviction de vivre mieux (*ibid.* : 61-62).

La guerre qui « finissait par revenir sur le tapis », portée par un « ils » quantitativement limités à certains convives présents, donne sens à la perte de l'enthousiasme pour le récit des années 40, dont « ils n'en avaient jamais assez de raconter » ; la dimension chorale a disparu tout comme la volonté de réitérer le récit. Cette disparition est confirmée par l'abandon de la forme de la liste (pas si éloignée d'un poème à la Prévert) par la narratrice pour présenter les éléments contenus dans les discours ; alors que la dimension fragmentaire et cumulative dans les années 40 imite le bousculement et la fraîcheur des souvenirs, la multiplicité de ceux-ci, les accumulations des groupes nominaux dans une syntaxe hiérarchisée, dans les années 50, disent tout l'effort intellectuel de rationalisation 'historicienne' de l'époque, ainsi que la confirme l'apparition de 'chrononymes' dotés de majuscules initiales. Toutefois si le passé est 'révolu', il est encore présent, tout

au moins au niveau individuel, mais la tendance à sa disparition s'exaspère : « Personne ne parlait des camps de concentration, sinon incidemment, à propos de tel ou telle ayant eu ses parents à Buchenwald, un silence contristé suivait. C'était devenu un malheur privé. [...]. Au dessert les chansons patriotiques d'après la Libération avaient disparu » (*ibid.* : 63)

Dans les années 60, les repas de la période marquent l'abandon de la dimension collective de la mémoire liée à la guerre, dont ne subsistent que des « anecdotes personnelles » ; ainsi,

[...] les souvenirs de l'Occupation et des bombardements n'échauffaient plus les convives. La reviviscence des émotions d'hier avait disparu. Quand quelqu'un disait à la fin du repas 'encore un que les Boches n'auront pas', c'était simple citation. / A nous aussi les grands dimanches d'après-guerre, *Fleur de Paris* et *Le Petit Vin blanc* semblaient appartenir à un temps révolu, celui de l'enfance, à propos duquel on n'avait envie de rien entendre » (*ibid.* : 89) ; [ndr : puis] l'évocation de la guerre se rétrécissait dans la bouche des plus de cinquante ans en anecdotes personnelles, pleines de gloriole, qui paraissaient aux moins de trente ans du radotage. Nous étions d'avis qu'il y avait pour tout cela des discours de commémoration et des gerbes de fleurs (*ibid.* : 100).

Mais au-delà de la dimension 'quantitative', c'est l'inscription des événements dans le monde du discours qui se révèle être la principale modification. Emblématiquement, alors que le roman s'ouvre sur la résistance flatulente d'une paysanne à l'envahisseur 'boche', l'expression correspondante vingt ans après ne connaît plus qu'un usage autonymique, le vidant de toute sa substance. Mais les souvenirs eux-mêmes connaissent une double qualification dépréciative : ils se « rétrécissent en anecdotes personnelles », et pour les auditeurs, plus jeunes, ne sont que du « radotage » (*ibid.* : 100), c'est-à-dire une répétition inutile et fastidieuse des mêmes choses, réservée aux tranches d'âge plus anciennes.

Une double dynamique temporelle marque la période suivante. Tout d'abord, le passé va progressivement disparaître des discours au rythme de la succession des générations (« À la fin des années soixante-dix dans les repas de famille, dont la tradition se maintenait malgré la dispersion géographique des uns et des autres la mémoire raccourcissait. [...] Le lien avec le passé s'estompait. On transmettait juste le présent » (*ibid.* : 140-141) ; « Le temps des enfants remplaçait le temps des morts » (*ibid.* : 142) ; en fait, cette disparition se limite à la sphère privée, car le passé, dans le même temps qu'il disparaît des repas, réapparaît de façon institutionnalisée dans la sphère publique sous la forme du devoir de mémoire : « Le temps d'avant quittait les tables familiales, s'évadait du corps et des voix des témoins. Il était à la télévision dans les documents d'archive commentés par une voix de nulle part. Le 'devoir de mémoire', c'était une obligation

civique, le signe d'une conscience juste, un nouveau patriotisme » (*ibid.* : 158). Le passé en s'engrammant dans un devoir de mémoire institutionnalisé³, installe le présent dans la sphère privée de façon pérenne : « Nous n'étions contemporains que de nos enfants » (*ibid.* : 158), « On était dans un présent infini » (*ibid.* : 234).

Cette perpétualisation du présent n'est que le corollaire d'une présentification d'une perpétuelle nouveauté : « Nous étions débordés par le temps des choses. Un équilibre tenu longtemps entre leur attente et leur apparition, entre la privation et l'obtention, était rompu. La nouveauté ne suscitait plus de diatribe ni d'enthousiasme, elle ne hantait plus l'imaginaire. C'était le cadre normal de la vie. Le concept même de nouveau disparaîtrait peut-être, comme déjà presque celui de progrès, nous y étions condamnés » (*ibid.* : 231). La mise en place de la société de consommation et l'émergence de l'objet se résument ainsi à une accélération de la disparition du passé et du présent⁴, non seulement des objets et des événements, mais avant tout du discours portant sur eux, les limitant à de simples traces mémorielles :

L'évanouissement du passé le plus récent stupéfiait.

Il n'y avait ni mémoire ni narration, juste un rappel des années soixante-dix qui paraissaient désirables, à nous qui les avons vécues, à eux qui avaient été trop jeunes et n'en gardaient que le souvenir d'objets, d'émissions, de musique, les pièces au genoux, Kiri le Clown, le mange-disques, Travolta et *La Fièvre du samedi soir*.

Dans la vivacité des échanges, il n'y avait pas assez de patience pour les récits (*ibid.* : 241).

Elise Hugueny-Leger (Best, F. ; Blanckeman, B. ; Dugast-Porte F. 2014) affirme que dans *Les années*, « l'anamnèse permet de retracer une histoire du sujet, de sauvegarder non seulement la

³ Pour un point de vue d'un historien, François Bédarida : « Omniprésence de la mémoire et l'esprit du temps : Phénomène de société caractéristique du dernier quart du XX^{ème} siècle : l'investissement de l'espace public par le concept de mémoire. Jusque-là le terme de mémoire restait confiné dans des usages spécialisés, par exemple en psychologie ou en sociologie. Dans le langage courant on parlait plutôt de souvenir. Brusquement, vers le milieu des années 1970 – et le phénomène, loin d'être purement français, est international – le mot mémoire envahit tout. En peu de temps on assiste à une valorisation exponentielle, qui fait de la mémoire le vecteur central de nos sociétés. Non seulement on la cultive et on exalte ses vertus, mais on l'érige en impératif catégorique », *Histoire et mémoire*, dans *Documents, actes et rapports pour l'éducation*, CRDP de l'académie de Grenoble, 1998 : 7-8.

⁴ On peut mettre en parallèle cette dynamique avec la façon dont l'histoire imprègne l'écriture de Günter Grass, jusqu'à l'invention d'un « quatrième temps fictif » appelé « Passprésentur », né du mélange du passé, du présent et du futur, dans *La Rencontre en Westphalie* avec son incipit : « Hier sera ce qui a été demain ». Günter Grass 1981 [1979], *La Rencontre en Westphalie*, Paris, Éd. Seuil.

mémoire individuelle mais aussi la mémoire collective » ; il faut toutefois compléter cette remarque : la sauvegarde des deux mémoires, individuelle et collective, ne peut s'y faire que parce qu'elles sont irrémédiablement liées pour la narratrice : Laurent Demanze (Demanze L. 2013), qui voit dans ce roman, un dictionnaire palimpseste de l'œuvre antérieure ne fait-il pas la même remarque en l'appliquant à la globalité de l'œuvre ernaldienne ?...

4. Etre « hors la fête »

Mais si se met en place un 'présent infini', celui-ci ne peut être qu'adossé à une absence du sujet, à une distanciation à soi du sujet, qui permet la révélation de la présence des autres. *Les Années* sont marquées par une manière d'aborder à la fois le quotidien et l'écriture, qui initie ce mouvement de présence-absence du sujet (auteure, narratrice et personnage) ; alors qu'A. Ernaux le décrit comme une sensation d'être « hors de la fête » (« quand lui proviennent de derrière les arbres la grande voix des haut-parleurs, les musiques et les annonces fondues en une rumeur incompréhensible. C'est comme si elle était hors de la fête, séparée de quelque chose d'antérieur » *ibid.* : 68), ce mouvement trouve sa représentation la plus évidente dans le motif même de la fête, et plus particulièrement du repas familial, qui est autant occasion de mise en jeu d'interactions entre soi et autrui qu'entre structures privées et institutionnalisées.

Le repas de fête se situe certes dans la sphère privée, mais il possède un aspect institutionnalisé lié à sa dimension de rituel – on ne peut d'ailleurs que relever la fréquence du terme « rite » dans *Les Années* ; le rituel donne alors le sentiment d'être présent tout en étant absent, et en conséquence contraint à prendre les autres en considération. Ecrire ces/ses repas de fête, c'est pour l'auteure l'occasion de mettre en avant sa conception à la fois de l'écriture et de l'identité, une identité formée plus que jamais par le contact avec les autres, leur présence et surtout leurs paroles ; les repas de famille sont associés à cette ambivalence, de ne pas y être tout à fait. Dans l'après-guerre, lors des repas de famille, les enfants « n'écoutaient pas et se dépêchaient de quitter la table dès qu'ils en avaient reçu la permission, profitant de la bienveillance générale des jours de fête » (*ibid.* : 20) ; c'est le fait d'être autorisé de quitter le repas, qui est pour les enfants synonyme de fête, une absence qui n'est pas toutefois totale, comme l'indique la fin de la citation : « profitant de la bienveillance générale des jours de fête pour se livrer aux jeux interdits, sauter sur les lits et faire de la balançoire la tête en bas. Mais ils retenaient tout » (*ibid.* : 25). Le double statut simultané de présence et d'absence commence donc dès l'enfance et passe par le discours des autres. Eloignés de la table du repas, les enfants se nourrissent des paroles des autres, qui vont peu à peu construire leur identité.

De tablee de Noël en repas de communion, les enfants sont progressivement intégrés, ne serait-ce que par la création de souvenirs collectifs, dans la mythologie des repas de fête : « Dans la polyphonie bruyante des repas de fête, avant que surviennent les disputes et les fâcheries à mort, nous parvenait par bribes, entremêlé à celui de la guerre, l'autre grand récit, celui des origines » (*ibid.* : 28).

Le repas de fête semble donner une vie aux mots, une indépendance aux récits, mouvement qui donne à la narratrice le sentiment que les voix sont « détachées du corps » (*ibid.* : 137). Du repas ne reste que du discours, des conversations qui contribuent à « la réalité immatérielle du repas de fête » ; « Réalité dont – quand on s'extrait quelques minutes pour fumer une cigarette ou surveiller la cuisson de la dinde et on rejoignait la tablee bourdonnante, déjà étranger au nouveau sujet de conversation – on ressentait la force et la compacité. Et quelque chose de l'enfance se jouait ici » (*ibid.* : 231).

« Polyphonie bruyante des repas de fête », « propos », « récit », « conversation » : c'est dans ce sentiment d'être hors du monde, du temps, des mots, tout en étant présent, que s'établit une continuité avec l'enfance, dont date cet entremêlement des voix, fondement même de l'idée que les autres jouent un rôle crucial dans la constitution de l'identité, que chaque discours est un collage d'éclats d'autres discours, principes mêmes du dialogisme selon Bakhtine. En conséquence, dans *Les Années* les italiques sont le signe d'une intertextualité qui nourrit et caractérise chaque individu, comme dans la phrase suivante : « dans la table sans fin des jours de fête, au milieu des rires et des exclamations, *on prendra bien le temps de mourir, allez !* la mémoire des autres nous plaçait dans le monde » (*ibid.* : 30). Les absents sont portés à la vie par la parole des autres, et permettent aux enfants d'être, à leur tour, présents. L'usage extensif des italiques et des citations souligne cette idée que chaque individu est formé d'un tissu de mots, de citations.

Car dans *Les Années* en tant que projet de 'roman total', l'auteure-narratrice afin de se saisir dans sa totalité doit mesurer la part des autres 'sédimentée' en elle ; et cette part est avant tout formée de mots. Ce qui explique pourquoi la recherche des marqueurs d'époque, des signes d'appartenance à une période donnée, le sentiment d'avoir vécu pleinement un certain événement passent par la souvenance des « milliers de mots qui ont servi à nommer les choses, les visages des gens, les actes et les sentiments, ordonné le monde, fait battre les cœurs et mouiller le sexe » (*ibid.* : 15). A. Ernaux ne cherche pas à disséquer ces clichés (photographies et/ou stéréotypes), à en extraire les infra-conversations qui les précèdent. Avec beaucoup de distance, mais sans jugement ni commentaires (qui transformerait le percept en concept), elle cite des mots/des paroles qui ont marqué les époques, les phrases que les gens répètent comme de véritables automatismes ; pour elle, l'essentiel est de montrer que ces mots laissent des traces indélébiles (quasi

patrimoniales, d'autant plus que le foyer s'ouvre de plus en plus aux mots des autres, du fait de l'intrusion de la presse et surtout du média télévisuel), devenant eux-mêmes les infra-conversations du parcours de tous, dont l'origine remonte obligatoirement à l'enfance : « Souvent, il lui revient des scènes de son enfance, sa mère lui criant *plus tard tu nous cracheras à la figure*, les garçons tournant en Vespa après la messe, et elle avec sa permanente frisée comme sur la photo dans le jardin du pensionnat, ses devoirs sur la table couverte d'une toile cirée grasse où son père 'fait collation' – les mots aussi reviennent, comme une langue oubliée » (*ibid.* : 121).

Dans l'incipit des *Années*, le moment, présenté sur le ton de la prophétie, où tous les mots disparaîtront, n'est rien d'autre que métonymie de la disparition à venir de la narratrice et confirme l'idée que nos naissance et mort – notre vie donc – n'ont du sens que pour les autres, pas pour nous. Après la mort « dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom » (*ibid.* : 19), ce prénom donné par d'autres et pour les autres ; lors du repas de fête, c'est ce prénom qui permet de donner une existence, une présence, aux absents.

Comme le remarque Antoine Compagnon dans son article « Désécrire la vie » (Compagnon A. 2009), même si des individus sont présents sur les photos décrites dans *Les Années*, ces photos semblent désincarnées, et l'on se retrouve confronté à un étrange sentiment d'absence des êtres, notamment de la narratrice elle-même (dont le lecteur ne connaîtra pas le prénom). Ne reste que la 'lignée' : non pas les individus, mais ce qui les relie entre eux ; l'autre n'est pas seulement constitutif de l'identité de tout un chacun, mais lui seul est le médiateur qui permet d'atteindre une perception de soi : « la mémoire des autres nous plaçait dans le monde » (Ernaux 2008 : 30). Il s'agit bien dans *Les Années*, comme le note A. Compagnon, de constituer une lignée généalogique, dans un livre où la famille joue un rôle crucial. Ce 'récit des origines' qui se met en place lors des repas de famille, Compagnon suggère qu'il est peut-être fantasmé par la narratrice adulte, que les repas d'antan n'étaient peut-être pas plus axés sur la création d'une grande mythologie familiale que les repas de maintenant. Mais après tout, ce qui importe n'est-ce pas les reliefs de ces repas ? Au final, la narratrice envisage ces repas comme marqueurs de son parcours, et de sa place au sein de sa famille, mais également de la place occupée au sein de la société ; ils sont également marqueurs de son parcours d'adolescente à jeune mère de famille, puis femme divorcée, d'étudiante à femme active et écrivante, puis retraitée.

Les repas de famille, comme l'écriture, sont l'occasion de se distancier de soi-même, de prendre conscience de la part que les autres occupent dans la constitution de l'identité, personnelle et narrative. Être hors de la fête, c'est se situer le long de ce trajet qui mène de l'individuel au collectif, et qui implique des mouvements d'absence afin de mieux comprendre la présence de

l'autre dans la constitution de l'identité. C'est prendre un recul objectif sur les choses, prendre la mesure de la place que l'on tient, de possibilités de transgression et de remises en question qui ne pourront être effectuées que par l'écriture.

5. Bibliographie

Theodor ADORNO (1980 [1951]), *Minima moralia*, trad. de Jean-René LADMIRAL et Eliane KAUFHOLZ, Paris, Payot.

Giorgio AGAMBEN (1990), *La Communauté qui vient : théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil.

Francine BEST, Bruno BLANCKEMAN et Francine DUGAST-PORTES (sous la dir.), (2014), *Annie Ernaux : le temps et la mémoire*, Actes du Colloque de Cerisy, Paris, Stock.

Isabelle CHARPENTIER, « “Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire ...” », CONTEXTES [Online], 1 | 2006, Online since 15 September 2006, connection on 10 February 2020. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/74>.

Antoine COMPAGNON (2009), *Désécrire la vie*, Critique, n° 740-741, « Critique par Critique ».

Laurent DEMANZE (2013), « Le dictionnaire palimpseste d'A. Ernaux », in (dir.) Dominique Viart et Gian-Franco RUBINI, *Ecrire le présent*, Paris, Colin.

Serge DOUBROVSKY (1993), Jacques LECARME et Philippe LEJEUNE, *Autofictions & Cie*, numéro spécial des Cahiers RITM, n° 6, Université de Nanterre-Paris X.

Annie ERNAUX (2011), *Écrire la vie*, Paris, Gallimard Quarto.

– (2009), *Les Années*, Paris, Gallimard-Folio.

– (1988), *Une femme*, Paris, Gallimard.

Günter GRASS (1981 [1979]), *La Rencontre en Westphalie*, Paris, Éd. Seuil.